

COLLECTION

DES

MORALISTES ANCIENS,

DÉDIÉE AU ROI.

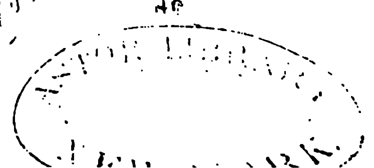


A PARIS,

Chez DIDOT L'AÎNÉ, Imprimeur du Clergé, en furv. rue Pavée S. A.

Et DE BURE L'AÎNÉ, Quai des Auguftins.

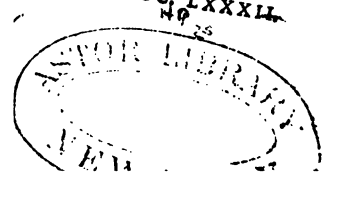
M. DCC. LXXXII.

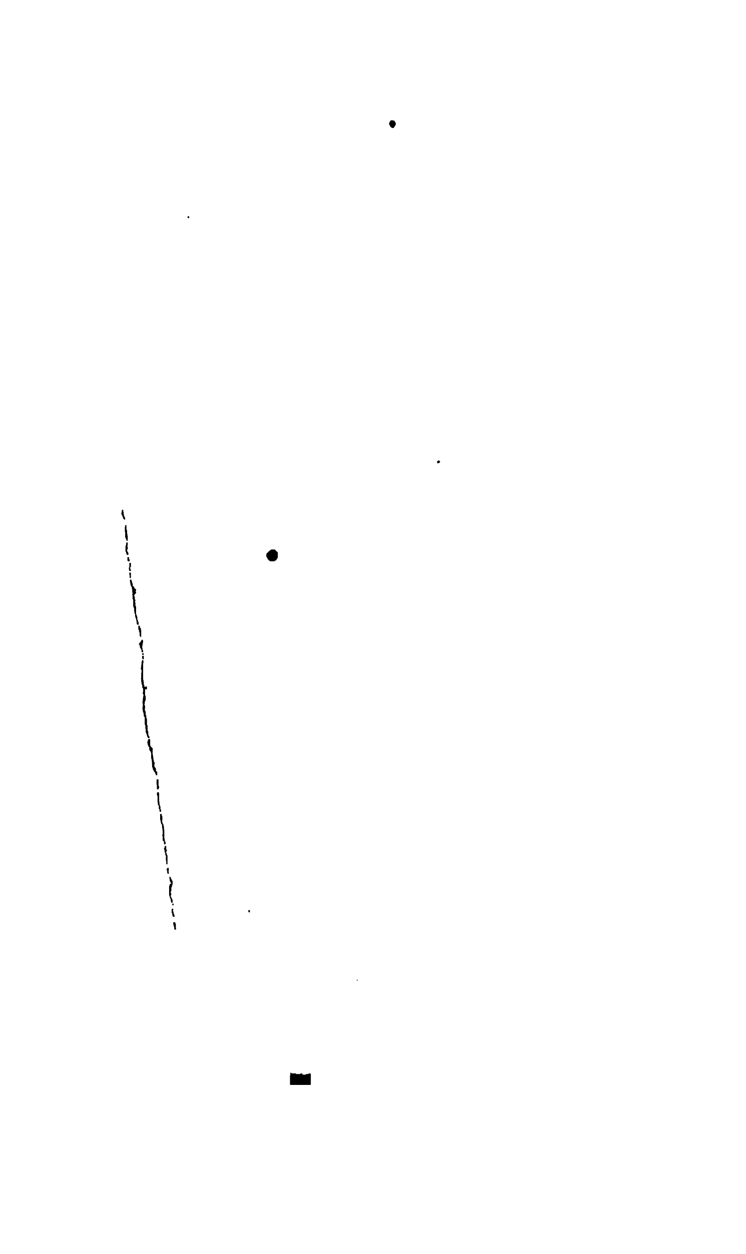


COLLECTION
DES
MORALISTES ANCIENS
DÉDIÉE AU ROI.



A PARIS,
Chez DIDOT L'AÎNÉ, Imprimeur du Clergé, en surv. rue Pavée S. A.
Et DE BURE L'AÎNÉ, Quai des Augustins.
M. DCC. LXXXII.

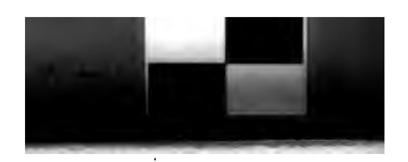




AU ROI.

SIRE,

En lisant Votre auguste Nom à la tête d'une Collection qu'on eût dédiée à Marc Aurele, & que VOTRE MAJESTÉ daigne accueillir, la Postérité jugera de votre amour



pour la vérité, de votre zele éclairé pour la conservation des mœurs, & regrettera de n'avoir pas été témoin des vertus dont le souvenir lui sera si cher, & qui font aujourd'hui le bonheur de vos Peuples.

Je suis avec le plus profond respect,

SIRE,

DE VOTRE MAJESTÉ,

le très humble, très soumis
& très fidele Sujet,
DIDOT L'AÎNÉ.

AVIS.

LES Libraires qui ont entrepris cette collection, empressés de mériter par des entreprises utiles l'intérêt que le Public semble prendre à tout ce qui peut contribuer aux progrès des lettres & de la vertu, vont publier incessamment

La Morale de Séneque ;

Celle de Tacite, Moraliste aussi profond que grand Historien ;

La Morale de Confucius, Philosophe Chinois ;

Les Maximes d'Isocrate ;

Les Réflexions morales de Marc Aurele Antonin ;

La Morale de Socrate, extraite de Platon & de Xénophon ses Disciples ;

Celle d'Épicure, si injustement décriée, & si peu connue ;

Les Pensées morales de Ciceron
de ses œuvres, &c. &c. &c.

Tous ces ouvrages seron
imés dans le même format, d
caractere, & sur le même pa
le Manuel d'Epictete; & l
pargnera aucun soin pour
soient aussi correctement.

On donnera tous les six
Notice des Auteurs qui a
imprimés dans cet interva



MANUEL D'ÉPICTETE,

TRADUIT

PAR M. N.

DISCOURS
PRÉLIMINAIRE.

POUR connoître les vrais principes d'une ſecte religieuſe ou philoſophique, ancienne ou moderne, il ne faut pas les chercher dans les ouvrages d'un ſeul Auteur; on n'en auroit ſouvent qu'une idée d'autant plus imparfaite, que, quel que ſoit l'eſprit général & dominant de la ſecte à laquelle on s'attache, on ſe fait une philoſophie comme on ſe fait une religion, ſelon ſon tempérament, ſon caractere & ſes paſſions. Paſcal, dévot atrabilaire &

[redacted]

mélancolique; Fénelon, pieux, ſenſible & tendre, mais tous les deux également convaincus de la vérité de l'exiſtence de Dieu, n'en avoient certainement pas la même idée, & ne le voyoient pas sous le même aſpect; l'idée générale & abſtraite étoit néceſſairement la même, mais l'idée particuliere étoit très différente. Il en eſt de même de tous les objets : ils ont des qualités générales & communes dont tous les hommes sont affectés à-peu-près de la même maniere, & ſur l'exiſtence deſquelles ils s'accordent; mais les idées particulieres que ces objets excitent actuellement dans leur eſprit,

celles qu'ils réveillent, ſouvent à une grande diſtance les unes des autres, les traces qu'ils laiſsent dans le cerveau ou la ſubſtance renfermée dans la tête, varient non ſeulement d'un individu à l'autre dans le même inſtant, mais dans le même individu conſidéré dans deux inſtants ou deux états divers, comme, par exemple, dans l'état de ſanté ou de maladie, dans la jeuneſse, dans l'âge mûr, ou dans la vieilleſse, &c. Il ne faut donc pas s'étonner du peu d'uniformité qui regne dans les principes des anciens Philoſophes, tels au moins qu'ils nous ont été tranſmis par leurs diſciples. De ces différents principes,

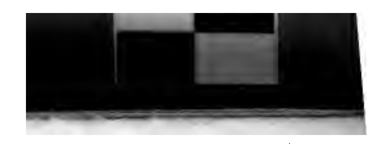


les uns ont été adoucis, corrigés, changés, les autres exagérés & portés à l'extrême, ſelon l'organiſation forte ou foible, l'eſprit circonſpect ou hardi, de ceux qui en faiſoient la baſe de leur philoſophie.

Pour ne parler ici que de la morale de Zénon, il eſt évident, d'après ce qui précede, qu'elle n'a pas été & ne pouvoit être la même pour tous les Stoïciens; & il eſt également vrai qu'on ne lui remarque pas le même caractere dans leurs écrits. En général, il n'eſt aucun Philoſophe, ni même aucun Théologien, qui ait conſervé dans toute ſa pureté la doctrine de ſon Maître;

& l'on ne pourroit même l'assurer ni de l'un ni de l'autre, quand ils diroient les mêmes choses & se serviroient des mêmes termes. Séneque déclare, en plusieurs endroits de ses ouvrages (1), qu'il cherche la vérité, sans guide : « Je ne m'asservis à personne, dit-il ; je me permets d'avoir un avis : quand on « se restreint à celui d'un seul Au-« teur, ce n'est plus être d'une secte, « mais d'une faction. Je respecte les « sentiments des grands hommes, « sans renoncer au mien ». On retrouve, il est vrai, dans les réfle-

(1) Voyez le Traité de la vie heureuse, chap. 3, & la Lettre 45.



xions de Marc Antonin, les maximes fondamentales du Stoïcisme, mais tantôt restreintes, & tantôt généralisées, selon qu'il jugeoit ces différentes altérations nécessaires pour développer, éclaircir, ou rectifier même, les principes qu'il avoit pris pour regle de sa conduite.

Epictete paroît être, de tous les disciples de Zénon, celui qui s'est le moins éloigné de ses idées. C'est une erreur de croire qu'il l'ait (2)

---

(2) Un de ses Traducteurs a soutenu cet étrange paradoxe, mais sur des preuves plus spécieuses que solides. Voy. la note suiv.

(3) Voyez Arrien, lib. 1, cap. 9, 24, 25; & l. 4, c. 10. Séneque, *Epist.* 12, & surtout *Epist.* 70. A l'égard de Marc Aurele,

abandonné ſur l'article du ſuicide; dogme commun à tous les Philoſophes de cette ſecte (3), & l'on peut même ajouter, à toute l'antiquité. La Théologie païenne ne l'enſeignoit pas expreſsément; mais il étoit en quelque sorte conſacré par un long uſage, plus ou moins en vigueur ſelon les temps, & que les loix (4) ne ceſserent jamais de tolérer, ſi ce n'eſt, peut-être, sous le regne de quelques Empereurs, à qui

---

nous ne citerons que ce paſsage de ſes réflexions: « Sors de la vie, ſi elle te devient « importune; mais ſors-en ſans te plain- « dre & ſans murmurer, comme d'une « chambre qui fume. »

(4) Tout le monde sait que la loi ro-

maine ne prononçoit aucune pein
le ſuicide : & ce qui n'eſt pas moi
quable, c'eſt que toutes les cauſes
vent porter un homme à ſe donne
sont prévues & ſtipulées dans c
dont voici le texte précis : « Si q
« tientiâ doloris, aut tædio v
« morbo, aut furore, aut pud
« maluit, non animadvertatur
Voyez le Digeſte, lib. 48, tit.
Code, lib. 9, tit. 50, *de bonis
mortem ſibi conſciverunt.*

Il y a eu des nations entieres
gardé le ſuicide comme permis
Ambaſsadeurs indiens qu'Augu
Samos de la part de Pandion &

Le Manuel d'Epictete renferme l'abrégé de sa philosophie, ou plutôt de celle du Portique, dont il fut l'ornement & l'appui. Nous avons

---

de la même nation, qui, s'étant rendu avec l'Empereur à Athenes, se fit brûler sur un bûcher, pour ne point s'exposer, disoit-il, aux caprices de la fortune & à l'instabilité des choses humaines. On mit sur son tombeau cette épitaphe : « Ci gît Zarmano« chégas, Indien de Bargosa, qui, selon « l'usage ancien de sa nation, s'est donné « la mort à lui-même ». *Apud* Strabon. Geogr. lib. 15, p. 1048. *Edit. Amst.* 1707. Confer quæ Dio, in August. l. 54, cap. 9, p. 739. *Ed. Hamb.*

(5) Lorsque ceux qui s'étoient tués eux-mêmes étoient accusés ou jugés coupables d'un crime dont la conviction emportoit la confiscation, leurs biens appartenoient au Fisc ; & dans le cas où le crime pour

auſſi ſes Diſcours moraux recueil
de même par Arrien, & qu'on pe
regarder comme une eſpece de co
mentaire de ſon Manuel; avec ce
différence qu'ici c'eſt l'Auteur lu
même qui dévelope, explique,
claircit ſes propres idées, au lieu q
ſouvent les Interpretes n'entende
pas celles qu'ils commentent, ou
voient qu'un côté de l'objet, lo

lequel ils s'étoient ôté la vie n'aſſujettiſſ
par à la confiſcation, on les rendoit à l'

qu'il faudroit l'envisager sous toutes ses faces, & le pénétrer, pour ainsi dire, tout entier d'un coup d'œil.

Il nous reste peu de détails sur la vie d'Epictete. Le temps, & plus encore l'ignorance & la superstition, qui ont fait périr tant de monuments précieux de l'antiquité, fruits du génie & de la liberté, ont détruit celui qu'Arrien (6) avoit élevé à la gloire

---

tous ceux qu'elle avoit intérêt de perdre. Voyez le rescript d'un Empereur, cité dans le *Digeste*, lib. 48, tit. 21, *Leg.* 3, §. 1, 2 & 3. ff. *De bonis eorum qui ante sententiam mortem sibi consciverunt.*

(6) Il avoit composé une vie très détaillée d'Epictete. Voyez la Préface de Simplicius sur le Manuel.



formule, qui eſt en effet d'un grand ſens, S'ABSTENIR & SOUFFRIR.

Pour bien juger de la force & du reſſort que donne à l'ame le mépris de la douleur & de la mort, & pour ſentir tous les avantages d'une éducation publique & nationale qui auroit pour baſe ce principe, qu'on peut regarder comme la cauſe premiere de tout ce que les Romains ont fait de bon, d'utile & de grand, il faut lire Epictete : c'eſt là qu'on voit le calme & la sérénité dans le malheur & les traverſes de la vie, l'élévation des ſentiments dans la ſervitude & l'abaiſſement, le courage dans les ſouffrances, la pa-

tience dans la misere & dans la pauvreté, le pardon des injures, en un mot, toutes les vertus dont la pratique exige le plus de sacrifices, portées à un degré de perfection qui étonne, mais qui prouve en même temps que la Nature avoit fait Epictete stoïcien, comme elle avoit fait Diogene cynique. Le Stoïcisme étoit, pour ainsi dire, en lui une vertu de tempérament; & l'on pourroit assurer que cette doctrine si dure, si sévere, où Zénon paroît n'avoir été conduit que par la raison, Epictete l'eût trouvée par sentiment: elle résultoit nécessairement de sa constitution physique. En effet, l'étude,

formule, qui eſt en effet d'un gr
ſens, S'ABSTENIR & SOUFFRIR

Pour bien juger de la force &
reſsort que donne à l'ame le mé
de la douleur & de la mort, & p
ſentir tous les avantages d'une é
cation publique & nationale
auroit pour baſe ce principe, qu
peut regarder comme la cauſe p
miere de tout ce que les Rom
ont fait de bon, d'utile & de gra
il faut lire Epictete : c'eſt là qu
voit le calme & la ſérénité dan
malheur & les traverſes de la v

tience dans la miſere & dans la pauvreté, le pardon des injures, en un mot, toutes les vertus dont la pratique exige le plus de ſacrifices, portées à un degré de perfection qui étonne, mais qui prouve en même temps que la Nature avoit fait Epictete ſtoïcien, comme elle avoit fait Diogene cynique. Le Stoïciſme étoit, pour ainſi dire, en lui une vertu de tempérament; & l'on pourroit aſſurer que cette doctrine ſi dure, ſi ſévere, où Zénon paroît n'avoir été conduit que par la raiſon, Epictete l'eût trouvée par ſentiment : elle réſultoit nécesſairement de ſa conſtitution phyſique. En effet, l'étude,

la méditation, l'opinion, la coutu
me, l'amour de la gloire, l'eſpoir d
vivre dans la mémoire des homme
la ſeule choſe, dit un Ancien, q
puiſse conſoler de la briéveté de
vie, le deſir aſsez général de fai
honneur de ſa vertu & de ſes ſacr
fices à la doctrine qu'on profeſs
pour la rendre plus impoſante a
yeux du peuple; ces différentes ca
ſes purement morales, réunies,
sont pas aſsez puiſsantes pour do

impaſſibilité ſtoïque dont Epictete offrit conſtamment le modele. L'expérience prouve que ces cauſes modifient plus ou moins l'homme; mais elles ne changent pas ſa nature, & n'en font pas, ſelon l'expreſſion même de Séneque, un être de bronze (9).

Lorſqu'un Philoſophe, appellé au tribunal des loix pour quelques écrits inconſidérés, ne croit pas devoir refuſer à la vérité un aveu & un ſacrifice que cent fanatiques ont faits au menſonge, & ſe détermine à

---

(9) Je ne connois qu'une ſeule cauſe qui transforme abſolument l'homme, qui donne à l'individu le plus foiblement conſti-

ſceller ſa doctrine de ſon ſang, da
l'eſpérance de donner, par cet ac
de fermeté, une ſanction plus for
à ſes diſcours & à ſes opinions;

tué une force phyſique extraordinaire,
fait ſupporter tranquillement les dou'e
les plus vives, braver les dangers les p
preſsants, & attendre la mort avec int
pidité; c'eſt le fanatiſme. Peut-être mêm
à ces divers égards, cette cauſe eſt-elle e
core plus active, plus énergique, que l'o
ganiſation, à laquelle elle ſupplée, comm
le délire & la frénéſie dans les maladies
guës. Le fanatiſme eſt le même dans cel
qui ſouffre, & dans celui qui fait ſouff

ne peut nier que cette conduite, qui peut d'ailleurs paroître plus ou moins ſage, plus ou moins conforme au but qu'il ſe propoſe, ne

---

à des cas différents. Déplacez ces deux individus, & vous aurez toujours le même réſultat. Mais il faut obſerver que le fanatiſme, en général, eſt une cauſe accidentelle & momentanée : c'eſt une maladie du cerveau, qui a ſes accès, ſon paroxyſme, ſon déclin & ſa réſolution. Il paſse comme une épidémie ; & ſa durée, comme ſes effets, varie ſelon le progrès des lumieres & l'eſprit général & dominant du ſiecle. Quelquefois auſſi il ſe trouve joint au tempérament le plus ardent, le plus ſombre, le plus mélancolique, à l'organiſation la plus forte ; & alors il cauſe les plus grands maux, & ne s'éteint qu'avec la vie. Dans tous les cas il rend l'homme atroce ou inſenſé. Mais nous ne conſidérons ici que



qui préfere la mort au désaveu public de ses sentiments, que si sa vie devoit être, comme celle du Stoïcien, une longue épreuve de patience & de courage, &, pour ainsi dire, la lutte continuelle d'un seul homme contre la Nature; si son supplice devoit seulement durer plusieurs jours, il ne balanceroit pas à se rétracter, & à faire céder l'intérêt de la vérité, au progrès de laquelle il n'est pas d'ailleurs indifférent qu'il vive ou qu'il meure (11), à une loi plus forte, plus impérieuse, & la premiere de toutes,

(11) Si industria ac vigor adsint, eo laudis excedere, quo plerique per abrupta,

« chose commune que de courir « à la mort par impétuosité d'es- « prit ; mais il n'y a qu'une grande « ame qui, ayant délibéré s'il faut « vivre ou s'il faut mourir, pese « exactement les motifs de part & « d'autre, & se détermine par le « poids de la raison, ou à mourir, « ou à vivre (10) ». Observons encore à l'égard du Philosophe

(10) Id ego arduum imprimis, & præcipuâ laude dignum puto. Nam impetu quodam & instinctu procurrere ad mortem, commune cum multis : deliberare verò & caussas ejus expendere, utque suaserit ratio, vitæ mortisque consilium suscipere vel ponere, ingentis est animi. *Plinius*, l. 1, Epist. 22.

qui préfere la mort au désav
public de ses sentiments, que si
vie devoit être, comme celle
Stoïcien, une longue épreuve
patience & de courage, &, po
ainsi dire, la lutte continuelle d'
seul homme contre la Nature ;
son supplice devoit seulement c
rer plusieurs jours, il ne balan
roit pas à se rétracter, & à faire
der l'intérêt de la vérité, au prog
de laquelle il n'est pas d'aille

celle de ſa conſervation. Sans doute, l'éducation, la raiſon perfectionnée par l'expérience & la réflexion, peuvent seconder, fortifier, corriger, ou changer même juſqu'à un certain point, les diſpoſitions naturelles : mais ſi la machine eſt débile, ou mal conſtituée ; ſi le genre nerveux eſt trop ſenſible, trop irritable ; ſi le jeune éleve n'a point de paſſions ; en un mot, ſi l'organiſation contrarie ſans ceſſe les ſages leçons de l'inſtituteur, & s'oppoſe conſtamment à leur effet ; comme, ſelon la loi éternelle & invariable éta-

ſed in nullum reipublicæ uſum, ambitioſâ morte inclaruerunt. *Tacit.* vita Agr. c. 42.



blie dans l'univers, c'eſt toujours le phyſique qui mene le moral, elles n'auront ſur l'homme qu'une influence foible & paſſagere, & la Nature reſtera la plus forte. C'eſt peut-être ce qui faiſoit dire au ſavant Bordeux : « Heureux ceux « qui ont leur philoſophie dans le « ſang » ! Il eſt au moins certain que c'eſt la meilleure & la plus sûre ; & ce fut particulièrement celle d'Epictete. Tandis que Séneque, Marc Aurele, & la plupart de ceux qui avoient embraſſé la ſecte de Zénon, devenus Stoïciens par inſtitution, faiſoient d'inutiles efforts pour être conſéquents à leurs prin-

tipes, & se désespéroient de rester hommes (12), Epictete, armé pour ainsi dire par la Nature contre toutes les peines de la vie, trouvoit dans l'extrême force de ses organes de quoi supporter patiemment l'état de bassesse où il étoit réduit, les mépris & les outrages d'un maître insensé, & enfin les maux les plus cruels & les plus longs.

Parmi plusieurs faits intéressants de la vie de ces Philosophes, il en

(12) Je vous exhorte à la fermeté, dit Séneque à Lucilius, moi qui ai pleuré à l'excès mon cher Sérénus; moi qu'on peut compter, & j'en rougis, parmi ceux que la douleur a vaincus. Epist. 63.

eſt un ſur-tout qui, en confirm
ces réflexions, rend très ſenſibl
réſultat de ces différentes diſp
tions organiques.

Epaphrodite, homme brutal
féroce juſques dans ſes jeux,
faiſoit un plaiſir barbare de to
menter Epictete, & s'amuſoit à
tordre la jambe. Celui-ci lui di
ſouriant, & ſans s'émouvoir : «
« vous continuez, vous me ca
« rez la jambe » : ce qui arriva
effet. Alors Epictete reprit fro
ment, & avec un viſage auſſi tr

neur : pénétré de regret, il oublie ſa conſtance ordinaire, & des pleurs coulent de ſes yeux. Les courtiſans, toujours prêts à jetter du ridicule ſur les vertus qu'ils n'ont pas, & plus vains d'une bonne plaiſanterie, que les ames honnêtes ne le sont d'une bonne action, railloient ce jeune Prince en préſence de l'Empereur, qui leur en fit le reproche par un mot plein de ſens, où brillent également la bonté de ſon cœur & la juſteſſe de ſon eſprit : « Permettez-« lui d'être homme, leur dit-il ; la « Philoſophie ni l'Empire n'ôtent « point les paſſions (13). »

(13) Permittite illi (inquit) ut homo ſit :

On peut joindre à cet exem
celui de Posſidonius. Pompée, à ſ
retour de Syrie, vient exprès à Rh
des pour entendre ce Philoſoph
mais il n'oſe l'eſpérer d'un hom
tourmenté de douleurs aiguës. « I
« tat de ſouffrance où vous me tro
« vez, lui répond Posſidonius (1
« ne m'empêchera point de remp
« votre attente ; & il ne ſera pas
« que Pompée ſoit venu inutilem

« honorer ma retraite de sa présen-
« ce ». Aussi-tôt il lui prouve, par un discours aussi grave qu'éloquent, qu'il n'y a de bon que ce qui est honnête. Mais, la violence du mal le forçant de s'interrompre, il s'écrie : Tu as beau faire, douleur, quelque importune que tu sois, je n'avouerai jamais que tu sois un mal !

« Ce conte qu'ils font tant va-

---

piosè, de hoc ipso, Nihil esse bonum nisi quod esset honestum, cubantem disputasse ; cumque quasi faces ei doloris admoverentur, sæpè dixisse : Nihil agis, dolor ; quamvis sis molestus, nunquam te esse confitebor malum. *Apud* Ciceron. *Tusc. Disput.* lib. 2, cap. 24.

« vent, pourquoi en
« propos ? pourquoi
« beaucoup de ne l'ap
« Il ſent meſmes paſ
« laquays ; mais il ſ
« qu'il contient au m
« sous les loix de ſa

Cette réflexion
n'eſt pas ſans juſteſse
eſt pas moins vrai qu
étoit Stoïcien autan
l'être par étude, pa
lorſque la préféren

donne à cette ſecte eſt plutôt une affaire de choix que de vocation, & de raiſonnement que d'organiſation. On sait du Stoïciſme tout ce qu'on en peut apprendre & pratiquer; & ce n'eſt pas peu de choſe. Poſſidonius étoit un ſage d'un courage & d'une fermeté d'ame extraordinaires; mais ce n'étoit pas un Stoïcien. Le vrai Stoïcien eſt néceſſairement un phénomene très rare: c'eſt un être à part. Epictete lui-même ne ſe croyoit pas digne de ce nom. « Je vois bien (15), diſoit-il, « des hommes qui débitent les ma-

(15) Apud Arrian. l. 2, cap. 19, p. 288, 289. Edit. Upton. Londin. 1741.

« moi donc un Stoïcien : je n'e
« mande qu'un. Un Stoïcien,
« à-dire un homme qui, dans l
« ladie, ſe trouve heureux ;
« dans le danger, ſe trouve heu
« qui, mourant, ſe trouve heu
« qui, dans l'exil, ſe trouve
« reux ; qui, mépriſé & calom
« trouve heureux. Si tu ne pe
« montrer ce Stoïcien parfai
« chevé, montre-m'en un cor
« cé : n'envie point à un vi
« comme moi ce grand ſpe
« dont j'avoue que je n'ai

Après avoir ainſi défini le vrai Stoïcien, Epictete fait une belle application de ces préceptes généraux à des cas particuliers ; ce qui eſt le ſeul moyen de rendre la morale utile : car les généralités, en morale, sont aux yeux du Philoſophe ce que les ſpéculations ſublimes de l'algebre & de la géométrie sont pour le peuple, qui les regarde comme des recherches de pure curioſité, juſqu'à ce que quelqu'un applique enfin à l'uſage commun les vérités que le calcul & l'obſervation ont découvertes. « En toutes choſes, dit Epictete, il faut faire ce « qui dépend de soi, & reſter en-

« ſuite ferme & tranquille. Je
« obligé de m'embarquer : que d
« je faire ? Bien choiſir le vaiſse
« le pilote, les matelots, la ſaiſ
« le jour, le vent ; voilà tout ce
« dépend de moi. Dès que je
« en pleine mer, il ſurvient
« tempête : ce n'eſt plus là mon
« faire, c'eſt l'affaire du pilote.
« vaiſseau coule à fond : que d
« je faire ? Je fais ce qui dépend
« moi ; je ne crie point, je ne

« té, je suis un homme, une partie « du tout, comme une heure eſt une « partie du jour. Une heure vient, « & elle paſse; je viens, & je paſse « auſſi. La maniere de paſser eſt in- « différente : que ce ſoit par le fer, « par la fievre, ou par l'eau, tout « eſt égal (16). »

Quel contraſte frappant ces maximes ſi propres, pour parler comme Montagne, à *groſſir le cœur* de courage, d'indépendance & d'intrépidité, font avec la morale incertaine, ſubtile, & contentieuſe, de Platon & d'Ariſtote! Combien celle

(16) Apud Arrian. lib. 2, c. 5, p. 188.

des Stoïciens lui eſt ſupérieure, ſo
par la vigueur & la fermeté de ſe
principes, ſoit par les grandes &
inſtructives leçons qu'on en peu
tirer dans les différentes condition
de la vie! Que n'obtiendroit-on pa
des hommes, même dans les pays o
les inſultes faites de ſang froid à l
nature humaine sont le plus fré
quentes, ſi, au lieu de l'éducatio
puſillanime & contradictoire qu'il
reçoivent dans nos climats, & qu
[redacted]

leur jugement par l'étude des ſciences exactes ; à les accoutumer, par de bons exemples, au ſpectacle utile & conſolant des choſes honnêtes (car ce sont les bonnes habitudes qui font les bonnes mœurs) ; à leur inſpirer le mépris des grandeurs, de la fortune, & ſur-tout de la vie, ſans lequel ils auront toujours l'eſprit étroit & l'ame commune ; enfin, à exciter en eux l'enthouſiaſme de la vertu, par les préceptes mâles & auſteres de cette ſecte ſi féconde en grands hommes, & que l'Auteur des Eſſais appelle, avec raiſon, « la « premiere eſchole philoſophique « & ſurintendante des autres » ! Ce-

lui qui a dit que « le Stoïcisme
« autre chose qu'un Traité d
« liberté prise dans toute son é
« due », en a donné (17) en pe
mots une idée générale très ex
« Si cette doctrine, ajoute-t il,
« tant de points communs ave
« cultes religieux, s'étoit prop
« comme les autres superstition
« y a long-temps qu'il n'y a
« plus ni esclaves ni tyrans s
« terre. »

les vrais principes n'ont été connus que des Modernes. On peut même dire que les ſubtilités de leur dialectique, quoique peut-être propres à les diſtinguer des autres Philoſophes par leurs expreſſions, comme ils en différoient par leur doctrine, ne sont ni moins puériles ni moins ridicules que celles de Scot, &c. ſi juſtement mépriſées aujourd'hui, mais qui ont dû nécesſairement, comme toutes les erreurs graves & importantes dans les ſciences, épargner bien des écarts à ceux qui sont venus après eux (18), & préparer la décou-

(18) Voyez ce qu'on a dit à ce ſujet dans l'Avertiſsement ſur les Queſtions Naturelles

verte des regles fondamentales
la logique, à-peu-près comme
dissonances dans la musique
parent l'harmonie la plus parf
& le repos le plus doux pour
oreille sensible & exercée.

Si la philosophie spéculativ
purement rationnelle des Stoïci
laissoit un champ très vaste
recherches & aux travaux des M
dernes, il n'en est pas de mê
de leur morale & des principes

[redacted]

conſtamment établis entre des êtres qui ont la même nature & les mêmes beſoins phyſiques, étoit celle qu'ils avoient le plus cultivée, & qu'ils regardoient, conformément aux idées de Socrate, comme la plus utile & la plus importante : elle formoit le caractere diſtinctif & particulier de leur ſecte. Un Auteur moderne, très pieux ſans doute, dont les intentions sont droites, & les vues louables, mais dont le zele nous a paru, en général, plus édifiant qu'éclairé, a parlé des Stoïciens & de leurs principes philoſophiques ſans les avoir bien connus, & n'a donné des uns & des

autres qu'une idée vague, inco
plete & ſouvent fauſse (19), co
me il seroit facile de le prouve
c'en étoit ici le lieu. Obſervons ſ
lement, en faveur de ceux à
l'autorité de cet Auteur pourroit
impoſer, que tous les endroits
ſon ouvrage où il eſt particul
rement queſtion des Philoſop
anciens, doivent être lus avec p
caution, ſoit pour la maniere
exacte & inſuffiſante dont leurs o
nions y sont exposées, ſoit pou

quelle connoiſsance préciſe peut-on prendre, dans ce livre, de la doctrine de Zénon, de Séneque, d'Epictete & de Marc Antonin? Pourquoi ne pas préſenter au lecteur, d'après leurs écrits ſcrupuleuſement analysés & jugés ſans partialité, un abrégé fidele de la morale des Stoïciens? Et comment, avec une ame douce & ſenſible, parle-t-on auſſi froidement d'une ſecte qui a donné le précepte & l'exemple de toutes les vertus ſociales; qui regardoit l'univers comme un royaume dont Dieu eſt le Prince, & comme un tout à l'utilité duquel chaque partie doit concourir & rappor-

ter ſes actions, ſans préférer jan
ſon avantage particulier à l'int
commun (20); qui enſeignoit
chacun doit aimer ſon ſemblab
veiller ſur ſes beſoins, les prév
même, s'intéreſser à tout ce qu
regarde; le ſupporter; ne lui fa
aucun tort, & croire que l'inju
l'injuſtice, eſt une eſpece d'impié
exercer envers lui la bienfaiſan

(20) Mundum autem (Stoïci) cen
regi numine deorum, eumque eſse q

être fortement persuadé qu'on n'est pas né seulement pour soi (21), mais pour l'avantage de la société, & pour faire du bien à tous les hommes selon ses forces & ses facultés; se contenter d'avoir fait une bonne action, & du témoignage de sa conscience; s'oublier même, en quelque maniere, au lieu de chercher des témoins, ou de se propo-

(21) Hi mores, hæc duri immota Catonis
Secta fuit: servare modum, finemque tenere,
Naturamque sequi, patriæque impendere vitam,
Nec sibi, sed toti genitum se credere mundo.

Pharsal. l. 2, v. 380, *& seq.*

Lucain a rassemblé dans ces quatre vers les traits les plus caractéristiques du Stoïcisme.

ſer quelque récompenſe, ou c
gir en vue de ſon intérêt parti
lier; paſser d'une bonne actio
une autre bonne action; & ne
laſser jamais de faire du bien, ma
pendant tout le cours de ſa vie,
cumuler bonne action ſur bonne
tion, ſans laiſser entre elles le mo
dre intervalle, ni le moindre vui
comme ſi c'étoit là l'unique av
tage d'exiſter; ſe croire ſuffiſa
ment payé par cela ſeul qu'on a

[redacted]

hors de soi ni le profit ni la louange des hommes; n'estimer rien & n'avoir rien tant à cœur que la vertu & l'honnête; ne se laisser jamais détourner de son devoir, autant qu'on le connoît, ni par le desir de la vie, moins encore de quelque autre chose, ni par la crainte des tourments ou de la mort, ni par celle de l'ignominie, pire que la mort, moins encore par la crainte de quelque malheur que ce soit, &c. (22)?

---

(22) Ce qu'on vient de lire est extrait mot pour mot des Ouvrages de Séneque, d'Epictete, & de Marc Antonin, dont on trouvera les propres paroles dans la savante Préface de Gataker sur le livre de cet Empereur.

Ce petit nombre de précepte
ſages, & d'une utilité générale
conſtante, parmi leſquels il n'y
a pas un ſeul qui ne reſpire la ve
la plus pure, & qui ne ſoit confor
à la plus ſaine morale, ſuffit p
juſtifier ce que nous avons dit
celle des Stoïciens, & pour dém
trer que l'Auteur dont nous av
parlé ne leur a pas rendu juſti
& les a jugés trop légèrement.

Un des plus beaux génies d

un éloge qu'on ne lit point ſans attendriſsement, & ſans partager le ſentiment de reſpect & d'admiration qui l'a dicté. « Les diverſes ſectes de philoſophie chez les Anciens, dit-il, pouvoient être conſidérées comme des eſpeces de religion. Il n'y en a jamais eu dont les principes fuſsent plus dignes de l'homme, & plus propres à former des gens de bien, que celle des Stoïciens; &, ſi je pouvois ceſser un moment de penſer que je suis Chrétien, je ne pourrois m'empêcher de mettre la deſtruction de la ſecte de Zénon au nombre des malheurs du genre humain.

« Elle n'outroit que les cho
« dans lesquelles il y a de la gra
« deur ; le mépris des plaisirs &
« la douleur. Elle seule savoit fa
« les citoyens ; elle seule faisoit
« grands hommes ; elle seule f
« soit les grands Empereurs.

« Faites pour un moment ab
« traction des vérités révélées ; ch
« chez dans toute la nature, & vo
« n'y trouverez pas de plus gra
« objet que les Antonin. Julien m

« Pendant que les Stoïciens re-
« gardoient comme une chofe vai-
« ne les richefses, les grandeurs hu-
« maines, la douleur, les chagrins,
« les plaifirs, ils n'étoient occupés
« qu'à travailler au bonheur des
« hommes, à exercer les devoirs de
« la fociété : il fembloit qu'ils re-
« gardafsent cet efprit facré qu'ils
« croyoient être en eux-mêmes,
« comme une efpece de Providence
« générale qui veilloit fur le genre
« humain. Nés pour la fociété, ils
« croyoient tous que leur deftin
« étoit de travailler pour elle : d'au-
« tant moins à charge que leurs
« récompenfes étoient toutes dans

« Elle n'outroit que les choses « dans lesquelles il y a de la gran- « deur ; le mépris des plaisirs & de « la douleur. Elle seule savoit faire « les citoyens ; elle seule faisoit les « grands hommes ; elle seule fai- « soit les grands Empereurs.

« Faites pour un moment abs- « traction des vérités révélées ; cher- « chez dans toute la nature, & vous « n'y trouverez pas de plus grand « objet que les Antonin. Julien mê- « me, Julien (un suffrage ainsi arra- « ché ne me rendra point complice « de son apostasie) ; non, il n'y a « point eu après lui de Prince plus « digne de gouverner les hommes.

éprouver le même sort, c'eſt que cette ſecte, dont Monteſquieu vient de préſenter la doctrine sous un point de vue ſi intéreſſant, fut l'objet & la victime des calomnies les plus noires, particuliérement sous le regne des Empereurs. On faiſoit un crime aux Stoïciens du courage avec lequel ils parloient de la dignité & de la liberté de l'homme. On n'épargnoit rien pour rendre leur fidélité ſuſpecte : on les peignoit comme des eſprits inquiets & remuants (24), comme des hommes qui portoient impatiemment

(24) Plautum... veterum Romanorum



« eux-mêmes ; qu'heureux par leur « philoſophie ſeule, il ſembloit que « le ſeul bonheur des autres pût « augmenter le leur (23). »

Cet hommage public rendu à la vertu ſtoïque par Monteſquieu doit raſſurer ceux qui défendent la même cauſe, & les conſoler s'il leur arrive d'être contredits.

Un fait qui excitera la plus forte indignation dans les ames honnêtes, & qu'on auroit peine à croire ſi l'on n'avoit pas vu de tout temps les hommes les plus recommandables par leurs talents & par leurs mœurs

(23) Eſprit des loix, liv. 24, ch. 10.

« odieux, même à l'ancienne Répu-
« blique : pour détruire l'autorité du
« Prince, ils vantent la liberté ; s'ils
« réussissent, ils attaqueront la li-
« berté même. »

Epictete, qui avoit vu tant de fois les cruels effets de ces calomnies insidieuses, crut devoir faire à cet égard l'apologie des Stoï-

---

Favonios, veteri quoque Reipublicæ ingrata nomina, genuit. Ut imperium evertant, libertatem præferunt : si perverterint, libertatem ipsam aggredientur. *Cossutianus Capito*, *apud* Tacit. Annalium lib. 16, cap. 22.

Les détracteurs des Philosophes modernes disent les mêmes choses que Cossutianus Capito, mais ne les disent pas tout-à-fait si bien.

ciens. Sa défenſe eſt noble, ſim-
ple, préciſe, & telle que leurs ſem-
blables pourroient la faire encor
aujourd'hui. « Les Stoïciens, dit-
« il, enſeignent que l'homme eſ
« libre : ils enſeignent donc à mé-
« priſer l'autorité de l'Empereur. A
« Dieu ne plaiſe ! nul Philoſoph
« n'enſeigne à des ſujets à ſe révol-
« ter contre leur Prince, ni à ſouſ-
« traire à ſa puiſsance rien de tou
« ce qui lui eſt ſoumis. Tenez,
« voilà mon corps, mes biens, ma

« moi mourir, je suis un rebelle.
« Ce n'eſt pas là ce que j'enſeigne
« aux hommes ; je ne leur enſeigne
« qu'à conſerver la liberté de leurs
« opinions, dont Dieu les a faits
« ſeuls les maîtres. »

Il nous importe peu de ſavoir ſi cette apologie, qu'on trouve dans les Diſsertations d'Arrien (26), & qu'il avoit recueillie, ainſi que beaucoup d'autres pensées judicieuſes & fortes, de la propre bouche d'Epictete, précéda ou ſuivit (27) le temps

(26) Lib. 1, cap. 29.

(27) Ce dernier ſentiment eſt celui de Saumaiſe, & c'eſt le ſeul probable. *Not. Salmaſ. in* Epictet. pag. 4. *Edit. Lugd. Bat.* 1640.

où les Philoſophes furent cha
de Rome & de toute l'Italie. D
l'un ou l'autre cas, elle prouve
ceux qui, par leurs travaux,
étendu la ſphere de nos conn
ſances, rétabli l'humanité dans
droits ſi ſouvent violés, & dét
ces préjugés funeſtes, ſource in
riſſable de diſputes, de déſordre
de maux, ont été dans tous les te
l'objet de la haine des Souvera
abſolus, ignorants, & ſuperſtiti

des Tyrans : en effet, on ne hait pas les Savants & les Gens de lettres ; on ne permet pas à un farceur impudent, tel qu'Ariſtophane, de calomnier ſur le théâtre leurs mœurs & leurs principes ; on n'accorde pas à leurs vils délateurs une protection publique ; enfin on ne chaſse pas de l'Empire ceux qui en sont un des principaux ornements, & dont le jugement doit régler un jour celui de la poſtérité, lorſqu'on n'a rien à redouter de l'influence de leur génie ſur leur ſiecle, & des lumieres qu'ils répandent ſur toutes les matieres où il importe le plus de connoître la vérité. C'eſt ce qui faiſoit dire à



où les Philoſophes furent chaſsés de Rome & de toute l'Italie. Dans l'un ou l'autre cas, elle prouve que ceux qui, par leurs travaux, ont étendu la ſphere de nos connoiſſances, rétabli l'humanité dans ſes droits ſi ſouvent violés, & détruit ces préjugés funeſtes, ſource intariſsable de diſputes, de désordres & de maux, ont été dans tous les temps l'objet de la haine des Souverains abſolus, ignorants, & ſuperſtitieux. Mais ce même eſprit de persécution qui les anime contre les ſeuls hommes dont ils ne peuvent ni changer ni enchaîner l'opinion, fait autant l'éloge des Philoſophes que la ſatire

caractere : car il en est de la bonté comme de toutes les vertus; elle a besoin d'être éclairée; elle a même ses excès, qui, peut-être, n'ont pas moins d'inconvénients que la méchanceté : & ceci me fait souvenir d'une réflexion très sensée d'Agésilas, qui, entendant louer la bonté d'un Roi de Lacédémone, répondit avec vivacité : « Comment pour- « roit-il être bon, puisqu'il l'est « même pour les méchants ? »

Quoiqu'Epictete n'enseignât rien qui pût alarmer le Despote le plus ombrageux, il n'en fut pas moins compris dans cet inique décret de Domitien, qui ordonnoit à tous les

Philoſophes de ſortir de Rome. C
fut alors qu'il ſe retira à Nicopolis
ville d'Epire, pour dérober ſa têt
à la fureur du Tyran & à celle d'u
Sénat corrompu, devenu l'inſtru-
ment de ſes vengeances, & telle-
ment avili par l'eſclavage, qu'il n'a-
voit plus d'autre paſſion que cell
de l'or, d'autre volonté que les ca-
prices des Maîtres ſtupides & féro-
ces auxquels il s'étoit lâchemen
ſoumis, & d'autre courage que ce-
... en ſilence les affront

dire, les uns vers les autres, & s'attirent réciproquement (28) : il en eſt de l'homme à cet égard, comme de l'univers relativement aux différents phénomenes qu'il préſente, parmi leſquels il n'y en a aucun d'iſolé, quoiqu'on n'apperçoive pas toujours le point par lequel ils ſe touchent. Conſultez l'Hiſtoire, & vous verrez l'averſion pour les Arts,

(28) La Fontaine avoit entrevu cette vérité, comme on le voit par ces vers naturels & faciles, tels qu'il les ſavoit faire :

Les vertus devroient être ſœurs,
Ainſi que les vices sont freres :
Dès que l'un de ceux-ci s'empare de nos cœurs,
Tous viennent à la file, il ne s'en manque gueres.

Liv. 8, fable 25.

les Lettres, les Sciences, & p
ceux qui les cultivent, conſtamm
unie, ſoit dans les Souverains,
dans les sujets, à l'ignorance
aux préjugés ſouvent plus fun
que l'ignorance, à la petiteſſ
l'eſprit, à la fauſseté du jugem
& à la perverſité du cœur ; ta
que les Princes dont les vertus
ont rendu le ſouvenir ſi cher,
préciſément ceux qui ont le
accueilli, eſtimé & protégé les

qu'il ſe montre dans les Princes avec cette vivacité, cette conſtance, & cette opiniâtreté qu'il doit avoir pour n'être pas ſtérile, ſuppoſe néceſsairement une infinité de loix, de réglements, de réformes, d'établiſsements ſages, & ſi évidemment utiles, qu'en réuniſsant toutes les volontés particulieres à la volonté générale, ils donnent plus d'unité au Corps politique, & augmentent réellement ſa force abſolue & relative.

Pline le jeune étoit ſi convaincu des bons effets de l'inſtruction, que dans le Panégyrique de Trajan, ouvrage où l'on voit avec plaiſir que

l'éloge de ce grand homme résulte
bien plus du simple exposé des faits
que de l'art de l'Orateur, il le loue
de l'attention qu'il donnoit à l'éducation des enfants, & du soin qu'i
avoit pris de faire revivre à Rome
l'étude des Belles-Lettres. « Ce sont,
« lui dit-il (29), les égards & la consi
« dération que vous marquez aux
« Philosophes & à ceux qui enseignent l'éloquence, qui ont rendu
« aux Sciences leur ancienne patrie ;
« c'est vous qui les avez rappellées

(29) Quem honorem dicendi magistris,
quam dignationem sapientiæ doctoribus
habes ! Ut sub te spiritum & sanguinem &
patriam receperunt studia, quæ priorum

« de l'exil où les tenoit la barba-
« rie du ſiecle précédent, sous un
« Prince qui les regardoit comme
« les ennemies de tous les vices dont
« il ſe ſentoit atteint, & qui les
« proſcrivoit moins par haine pour
« elles, que pour ſe délivrer du reſ-
« pect qu'elles lui imprimoient :
« mais vous, vous admettez les Sa-
« vants & les Philoſophes à votre
« intimité, vous liſez leurs ouvra-
« ges, vous goûtez leur entretien ;
« car ils ne preſcrivent point de de-

---

temporum immanitas exiliis puniebat, cùm ſibi vitiorum omnium conſcius Princeps inimicas vitiis artes, non odio magis, quàm reverentiâ, relegaret! At tu easdem

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseign
Garde des Sceaux, un ouvrage inti
MANUEL D'EPICTETE, devant faire
de la COLLECTION DE LA MORAL
anciens Auteurs grecs & latins; & je
qu'on peut en permettre l'impressi
Paris, ce 15 Octobre 1781.

GUYOT



MANUEL D'ÉPICTETE.

I.

Tout ce qui eſt dans la nature ou dépend de nous, ou n'en dépend pas. Ce qui dépend de nous, ce sont nos opinions, nos penchants, nos deſirs, nos répugnances, en un mot, toutes nos actions : ce qui n'en dépend pas, ce sont le corps, les biens, la réputation, les dignités, enfin, tout ce qui n'eſt pas notre ouvrage.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, un ouvrage intitulé, MANUEL D'EPICTETE, devant faire partie de la COLLECTION DE LA MORALE des anciens Auteurs grecs & latins; & je crois qu'on peut en permettre l'impreſſion. A Paris, ce 15 Octobre 1781.

GUYOT.

obſtacle dans tes actions, tu n'accuſeras ni ne blâmeras perſonne, tu ne feras rien malgré toi, perſonne ne pourra te nuire, tu n'auras point d'ennemi, & il ne t'arrivera rien de fâcheux.

IV.

Si tu aſpires en effet à un but si noble, ſouviens-toi que pour l'atteindre il ne faut pas le deſirer foiblement; mais que tu dois renoncer entièrement à de certaines choſes, t'abſtenir pour un temps de quelques autres, &, ſur-tout, veiller ſur toi-même: car si, avec les véritables biens, tu recherches encore les richeſses & les dignités, tu n'obtiendras pas même ces derniers avantages, parceque tu as deſiré les autres; & tu perdras certai-

II.

LES CHOSES qui dépendent
nous sont libres par leur natu
rien ne peut les forcer ni leur f
obstacle : celles qui n'en depend
point sont foibles, esclaves, inc
taines, étrangeres.

III.

SOUVIENS-TOI donc que
tu crois libre ce qui est dépend
par sa nature, si tu regardes ce
n'est pas en ton pouvoir comme
chose qui te soit propre, tu tr
veras des obstacles à chaque p
tu seras affligé, troublé; tu accu
ras les hommes & les dieux : au
que, si tu prends seulement pour
ce qui est réellement à toi, & p
étranger ce qui est à autrui, tu
prouveras jamais ni contraint

eſt d'éviter ce qui en eſt l'objet; & que l'homme eſt également malheureux, ſoit que l'événement réaliſe ſes craintes, ſoit qu'il ne réponde point à ſes deſirs. Si donc ton averſion ne tombe que ſur les choſes qui sont en ton pouvoir, tu n'éprouveras jamais les maux que tu crains : mais ſi tu redoutes la maladie, la pauvreté, la mort, tu seras toujours misérable. Tranquille ſur tout ce qui n'eſt pas en ton pouvoir, crains uniquement les choſes qui te sont ſoumiſes : retranche d'abord tous tes deſirs; car, s'ils ont pour objet ce qui ne dépend pas de toi, tu seras néceſsairement fruſtré dans tes eſpérances. Quant aux choſes mêmes qui dépendent de toi, tu n'es pas encore en état de connoître

nement ceux qui peuvent ſeuls te rendre libre & heureux.

V.

AINSI donc, à la vue de quelque accident fâcheux, dis auſſitôt : Tu n'es qu'une imagination, & nullement ce que tu parois. Sers-toi enſuite, pour en déterminer la meſure, des regles que tu as appriſes, ſur-tout de la premiere : examine si ce malheur eſt du nombre des choſes qui sont ou ne sont pas en notre pouvoir ; car s'il eſt de la nature de celles qui ne dépendent pas de nous, dis alors hardiment qu'il ne te touche point.

VI.

SOUVIENS-TOI que la fin de tout deſir eſt d'obtenir ce qu'on ſouhaite, comme la fin de toute averſion

tu vas ſaire. Si tu vas au bain, repréſente-toi ce qui s'y paſse ordinairement : on s'y jette de l'eau, on s'y pouſse, on y dit des injures, on y vole. Tu t'y préſenteras avec plus de sécurité, ſi tu te dis : « Je veux « me baigner ; mais je veux auſſi « conſerver mon indépendance en « ſupportant tout ce que m'impoſe « la Nature ». Obſerve cette maxime dans toutes tes entrepriſes : par ce moyen, ſi quelque obſtacle t'empêche de te baigner, tu te diras auſſitôt : « Je ne voulois pas ſeu« lement me baigner, je voulois en« core conſerver ma liberté & mon « caractere ; & je ne les conſerve« rois point, ſi je ne ſavois pas ſouf« frir patiemment les inſolences qui « ſe commettent ici. »

celles qu'il eſt honnête de deſi
contente-toi ſeulement de ne
rechercher, de ne rien fuir, qu'a
modération, avec diſcrétion, a
retenue.

VII.

EXAMINE avec attention la q
lité de chacune des choſes qui c
tribuent à tes plaiſirs, qui ſerv
à tes beſoins, ou que tu aimes
commence par les plus viles. S
aimes un pot de terre, dis-toi
tu aimes un pot de terre; car, s'
caſſe, tu n'en ſeras point trou
Si tu aimes ton fils ou ta femn
ſouviens-toi qu'ils sont mortels
ſi la mort te les ravit, tu n'en
ras pas ému.

VIII.

AVANT d'agir, penſe à ce

on pourroit le ſupporter : mais toi, lorſque tu te glorifies d'avoir un beau cheval, sache que c'eſt de cela que tu te vantes. Or qu'y a-t-il là qui t'appartienne ? l'uſage ſeul de ton imagination. C'eſt pourquoi, ſi tu sais la régler conformément à la nature, tu pourras alors te glorifier ; car au moins tu t'applaudiras d'un bien qui eſt véritablement à toi.

XI.

COMME, dans un voyage ſur mer, ſi ton vaiſseau arrive à un port, & que tu deſcendes pour faire de l'eau, tu peux ramaſser quelques plantes ou quelques coquillages qui ſe trouvent ſur ta route; mais tu dois toujours penſer à ton vaiſseau, tourner ſouvent la tête de ce côté-là,



IX.

Ce ne sont point les choſes qui troublent les hommes, c'eſt l'opinion qu'ils en ont. La mort, par exemple, n'eſt point un mal; ſi c'en étoit un, elle auroit paru tel à Socrate. C'eſt l'opinion qu'on a de la mort, qui la rend ſi affreuſe. Lors donc que nous ſommes traversés ou troublés, n'en accuſons que nous-mêmes, c'eſt-à-dire nos préjugés.

Accuſer les autres de ſes malheurs, c'eſt le fait d'un ignorant: les rejetter ſur soi, c'eſt commencer à s'inſtruire: n'en accuſer ni les autres ni soi-même, c'eſt être ſage.

X.

Ne t'enorgueillis jamais d'aucun avantage étranger. Si un cheval diſoit, en ſe vantant, Je suis beau;

événements : c'eſt le moyen d'être heureux.

XIII.

La maladie eſt un obſtacle pour le corps, mais non pas pour la volonté, à moins qu'elle n'y conſente : tu es boiteux ; voilà un obſtacle pour ton pied, mais ton eſprit n'en eſt pas moins libre. Si tu fais le même raiſonnement ſur tous les accidents de la vie, tu trouveras qu'ils sont toujours un obſtacle pour quelque autre choſe, & non pour toi.

XIV.

A chaque impreſſion que tu reçois des objets extérieurs, rentre en toi-même, & cherche quelle vertu la Nature t'a donnée pour y réſiſter. Si tu vois un beau jeune homme ou



pour être prêt lorſque le patron t'appellera, &, au moindre ſignal, jetter tout ce que tu as amaſsé, de peur qu'il ne te faſse lier & mettre au fond du vaiſseau, comme les beſtiaux: De même, dans le voyage de la vie, ſi, au lieu d'une coquille ou d'un champignon, on te donne une femme ou un enfant, tu peux les accepter; mais ſi le patron t'appelle, cours promptement, abandonne tout ſans regarder derriere toi. Si tu es vieux, ne t'éloigne pas trop du vaiſseau, de crainte que tu ne puiſses plus le rejoindre quand le patron t'appellera.

XII.

NE demande point que les événements ſe reglent au gré de tes deſirs; mais conforme tes deſirs aux

bien étranger, & comme le voyageur uſe d'une hôtellerie.

XVI.

Si tu veux faire des progrès dans la vertu, laiſse là tous ces raiſonnements; « Si je néglige mes affaires, « je n'aurai pas de quoi vivre; Si « je ne corrige pas mon eſclave, il « deviendra méchant »: car il vaut mieux mourir de faim, exempt de crainte & de chagrin, que de vivre dans l'abondance, avec de continuelles terreurs; il vaut mieux auſſi que ton eſclave ſoit méchant, que toi malheureux. Commence donc à t'exercer ſur les plus petites choſes. On a répandu ton huile, on a volé ton vin; dis-toi: « C'eſt à ce prix « qu'on achete la tranquillité; c'eſt « à ce prix qu'on vend la conſtance:

une belle fille, tu trouveras en toi la continence pour te défendre de la séduction; contre la peine ou le travail, tu trouveras le courage; contre les injures, la patience. Si tu prends cette habitude, les fantômes de ton imagination n'auront plus aucun empire sur toi.

XV.

Ne dis jamais, sur quoi que ce soit, J'ai perdu cela; mais dis, Je l'ai rendu. Ton fils est mort; tu l'as rendu: ta femme est morte; tu l'as rendue: ton champ t'a été enlevé; n'est-ce pas encore une restitution que tu as faite? Mais c'est un méchant qui t'en chasse. Eh! que t'importe par qui celui qui te l'a donné le redemande? Pendant qu'il t'en laisse jouir, uses-en comme d'un

même temps des choſes du dehors : il faut néceſsairement que celui qui s'attache à l'un néglige l'autre.

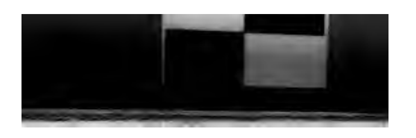
XVIII.

Si tu deſires que tes enfants, ta femme, tes amis, vivent éternellement, tu es un fou ; car c'eſt vouloir que les choſes qui ne dépendent point de toi en dépendent, & que ce qui eſt à autrui t'appartienne. De même, ſi tu exiges que ton eſclave ne faſse jamais de faute, ce n'eſt pas être moins fou, puiſque c'eſt vouloir que le vice ne ſoit plus vice, mais quelque autre choſe.

Veux-tu que tes deſirs aient toujours leur effet ? ne deſire que ce qui dépend de toi.

XIX.

Notre maître eſt celui qui a



« on n'a rien pour rien ». Si tu appelles ton esclave, pense qu'il peut ne pas t'entendre; ou, après t'avoir entendu, ne rien faire de ce que tu lui as ordonné. Par cette conduite, ton esclave ne deviendra pas meilleur : mais tu y gagneras infiniment; tu l'empêcheras de porter à son gré le trouble dans ton ame.

XVII.

Si tu veux faire des progrès dans la vertu, aie le courage de passer pour un imbécille & pour un insensé, par le peu de cas que tu fais des biens extérieurs. Ne cherche point à paroître savant : si l'on te regarde comme un personnage, défie-toi de toi-même. Sache qu'il est difficile de conserver une volonté conforme à la droite raison, & de s'occuper en

de ces biens, tu les rejettes & les méprises; alors tu ne seras pas seulement convive des Dieux, mais tu partageras avec eux la souveraine puissance. C'est par cette conduite, que Diogene, Héraclite, & leurs semblables, furent justement appellés des hommes divins, & l'étoient en effet.

XXI.

Si tu vois quelqu'un dans la douleur, & pleurant la perte de sa fortune, la mort ou le départ de son fils, prends garde d'être la dupe de ton imagination, & ne va pas croire que cet homme soit malheureux par la privation de ces biens extérieurs: mais rentre aussitôt en toi-même, & fais cette distinction: « Ce n'est « point ce malheur qui afflige cet

le pouvoir de nous ravir ce que nous voulons, ou de nous forcer de faire ce qui nous répugne. Veux-tu donc être libre? ne recherche ni ne fuis rien de ce qui dépend des autres : ſinon tu seras néceſsairement eſclave.

XX.

SOUVIENS-TOI de te comporter dans la vie, comme dans un feſtin. On avance un plat vers toi : étends la main, & prends-en modeſtement. L'éloigne-t-on : ne le retiens point. S'il ne vient pas de ton côté, ne fais pas connoître au loin ton deſir ; mais attends patiemment qu'on l'approche. Uſe de la même modération envers ta femme & tes enfants, envers les honneurs & les richeſses ; & tu seras digne alors d'être admis à la table des Dieux. Si pouvant jouir

ou d'un ſimple particulier : car c'eſt à toi de bien jouer le rôle qu'on te donne ; mais c'eſt à un autre à te le choiſir.

XXIII.

Si le croaſsement d'un corbeau préſage quelques malheurs, que ton imagination n'en ſoit point troublée : fais auſſitôt ce raiſonnement, & dis : « Aucun de ces malheurs ne « me regarde, mais plutôt ce corps « vil, ou mon bien, ou ma réputa- « tion, ou mes enfants, ou ma fem- « me : mais pour moi, il n'y a rien « qui ne m'annonce du bonheur, ſi « je le veux ; car, quels que ſoient « les événements, il dépend de moi « d'en tirer un grand avantage. »

XXIV.

Veux-tu être invincible ? ne

« homme, puiſqu'un autre n'en eſt « point ému ; c'eſt l'opinion qu'il « en a ». Fais enſuite tous tes efforts pour le guérir de ſes préjugés par de ſolides raiſons ; & même, s'il le faut, ne refuſe point de pleurer avec lui. Mais prends garde que ta compaſſion ne paſse au-dedans de ton ame, & que cette douleur ſimulée ne devienne réelle.

XXII.

SOUVIENS-TOI que tu es ici bas comme ſur un théâtre, pour y jouer le rôle qu'il a plu au maître de te donner. Qu'il ſoit long ou court, peu importe. S'il veut que tu faſses celui de pauvre, tâche de bien repréſenter ce perſonnage. Fais-en de même, ſoit qu'il te confie le rôle d'un boiteux, d'un prince,

XXVI.

SOUVIENS-TOI que l'offenſe n'eſt ni dans l'inſulte ni dans les coups que tu reçois, mais dans ton opinion. Lors donc que quelqu'un te met en colere, sache que ce n'eſt pas cet homme-là qui t'irrite, mais l'opinion que tu en as conçue. Tâche donc, ſur-tout, de ne pas te laiſser troubler par les fantômes de ton imagination : car, ſi une fois tu gagnes du temps, ſi tu obtiens quelque délai, tu seras plus facilement maître de toi-même.

XXVII.

QUE la mort, l'exil, & tout ce qui effraie le plus les hommes, ſoient ſans ceſse devant tes yeux; mais ſurtout la mort. Par ce moyen tu n'auras aucune pensée baſse & lâche, &

tu ne desireras rien avec trop d
deur.

XXVIII.

Tu veux te livrer à l'étud
la sagesse ; attends-toi donc à
sifflé & moqué par la multitude
dira : « Cet homme est de
« philosophe en un moment ;
« lui vient ce sourcil orgueilleu
Pour toi, ne montre ni fast
fierté ; mais attache-toi forte
à ce qui te paroîtra le meilleu
restes-y comme si c'étoit un p
où Dieu lui-même t'eût placé.
[redacted]

neras un nouveau ſujet de te tourner en ridicule.

XXIX.

S'IL t'arrive jamais de te produire au-dehors & de vouloir plaire à quelqu'un, sache que tu es déchu de ton état. Contente-toi donc d'être philoſophe. Si tu veux encore le paroître; que ce ſoit à tes yeux ſeulement : cela doit te ſuffire.

XXX.

NE va point troubler ton repos par ces vains raiſonnements : « Je vivrai ſans honneurs ; On ne « ſera nul cas de moi ». Car ſi la privation des honneurs eſt un mal, il n'eſt pas plus au pouvoir d'un autre de te rendre malheureux, que de te rendre vicieux. Dépend-il de toi de jouir du pouvoir ſuprême, ou



tu ne desireras rien avec trop d'ardeur.

XXVIII.

Tu veux te livrer à l'étude de la sagesse ; attends-toi donc à être sifflé & moqué par la multitude, qui dira : « Cet homme est devenu « philosophe en un moment ; d'où « lui vient ce sourcil orgueilleux ? » Pour toi, ne montre ni faste ni fierté ; mais attache-toi fortement à ce qui te paroîtra le meilleur, & restes-y comme si c'étoit un poste où Dieu lui-même t'eût placé. Souviens-toi de plus que si tu soutiens ce caractere avec fermeté, ceux qui avoient commencé par se moquer de toi finiront par t'admirer : au lieu que si leurs railleries te font changer de résolution, tu leur don-

l'honneur, la bonne foi, la magnanimité, j'y consens; montrez-moi le chemin, & je n'épargnerai rien pour réussir: mais si vous exigez que je perde mes véritables biens pour vous en acquérir de faux, voyez combien vous êtes injustes & déraisonnables. Qu'aimez-vous mieux, ou de l'argent, ou un ami fidele & honnête? Aidez-moi plutôt à conserver ces vertus, & n'exigez pas de moi des choses qui me les fassent perdre.

« Mais, diras-tu encore, je ne serai d'aucune utilité à ma patrie. » Quels services peux-tu lui rendre? Il est vrai qu'elle n'aura de toi ni portiques, ni bains publics: mais quoi! ce ne sont pas non plus les forgerons qui lui fournissent des souliers, ni les cordonniers qui fa-

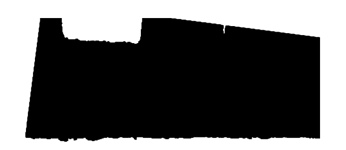


d'être invité à un feſtin ? Nullement. Où eſt donc en cela le déshonneur,. l'ignominie ? Comment ne serois-tu rien dans le monde, toi qui ne dois être quelque choſe que dans ce qui dépend de toi, en quoi tu peux même valoir ce que tu voudras ?

« Mais je ne puis être d'aucun « ſecours à mes amis ». Qu'eſt-ce à dire ? tu ne leur donneras point d'argent ? tu ne leur feras pas obtenir le droit de Bourgeoiſie Romaine ? Mais qui t'a dit que ces biens dépendent de nous & ne nous sont point étrangers ? Peut-on donner aux autres ce qu'on n'a pas soi-même ? Amaſsez du bien, diſent-ils, afin que nous en ayons auſſi. Si je peux m'enrichir en conſervant

de véritables biens, tu dois en féliciter ceux qui les ont obtenues : & si ce sont des maux, pourquoi t'affliger d'en avoir été exempt ? Souviens-toi qu'en ne faisant rien pour mériter ces distinctions qui ne dépendent pas de nous, tu n'as aucun droit d'y prétendre. Comment celui qui ne va jamais à la porte des grands, qui ne les accompagne point quand ils sortent, qui ne les flatte point, en seroit-il aussi bien traité que celui qui leur fait assidument la cour, qui se trouve tous les jours sur leur passage, & qui les loue sans cesse ? Tu es donc injuste & insatiable, de vouloir obtenir ces faveurs, sans donner le prix qu'elles coûtent.

Combien se vendent les laitues au marché ? Une obole, je suppose.



briquent les armes. Il faut que chacun faſse ſon métier. Mais ſi tu donnois à ta patrie un citoyen honnête & vertueux, ne lui rendrois-tu donc aucun ſervice ? Certainement tu ne pourrois lui faire un plus beau préſent : tu ne lui serois donc pas inutile.

« Quel rang aurai-je dans la « ville » ? demandes-tu. Celui que tu pourras obtenir en conſervant des mœurs pures & irréprochables. Mais ſi, pour ſervir ta patrie, tu renonces à ces vertus, de quelle utilité lui seras-tu, quand tu seras devenu impudent & perfide ?

XXXI.

ON t'a préféré quelqu'un dans un feſtin, dans une viſite ou dans un conſeil. Si ces préférences sont

fert à ſa porte ſon orgueil & ſes dédains.

XXXII.

Nous pouvons connoître l'intention de la Nature par les ſentiments qu'elle inſpire à tous les hommes dans ce qui ne les intéreſse pas perſonnellement. Par exemple, lorſque l'eſclave de ton voiſin a caſsé un vaſe ou quelque autre choſe, tu ne manques pas de lui dire pour le conſoler, que c'eſt un accident très commun : sois donc auſſi tranquille s'il arrive à ton eſclave de faire la même faute.

Appliquons cette maxime à des objets plus sérieux. Si quelqu'un perd ſa femme ou ſon fils, il n'y a perſonne qui ne lui diſe que c'eſt le sort de l'humanité. Eprouvons-nous



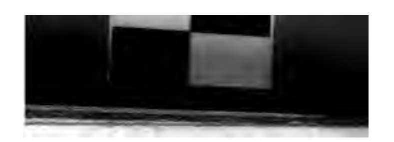
Si quelqu'un donne cette obole & lés emporte, toi qui n'en offres rien, croiras-tu avoir moins que celui à qui on les donne pour ſon argent? S'il a ſes laitues, tu as auſſi ton obole. Il en eſt de même de tous ces honneurs. Tu n'as point été invité à un feſtin: auſſi n'as-tu pas payé au maître de ce feſtin le prix qu'il le vend; ce prix, c'eſt une flatterie, une complaiſance, une ſoumiſſion. Si la choſe te convient, donnes-en donc la valeur: car prétendre l'obtenir ſans faire aucun frais, c'eſt être injuſte & inſatiable. D'ailleurs n'as-tu donc rien à la place de ce feſtin? Tu as certainement quelque choſe qui lui eſt préférable, c'eſt de n'avoir pas flatté celui que tu n'en croyois pas digne, & de n'avoir pas ſouf-

XXXV.

Ne fais rien ſans conſidérer auparavant ce qui doit précéder & ce qui doit ſuivre l'action que tu projettes. Si tu enfreins cette regle, tu commenceras gaiement ton entrepriſe, parceque tu n'en auras pas prévu les suites; mais appercevant enfin tout ce qu'elle a de honteux, tu seras rempli de confuſion.

XXXVI.

Tu voudrois remporter la victoire aux jeux olympiques : & moi auſſi, en vérité; car rien n'eſt plus glorieux. Mais examine bien auparavant ce qui précede & ce qui suit une pareille entrepriſe; & tente-la après cet examen. Il faut d'abord t'aſsujettir à une regle ſévere; ne manger que par beſoin; t'abſte-



le même accident; nous nous désespérons, nous nous écrions aussitôt: « Ah! que je suis malheureux! » Il falloit se souvenir du sang froid que nous avions montré en apprenant qu'un autre avoit eu le même malheur.

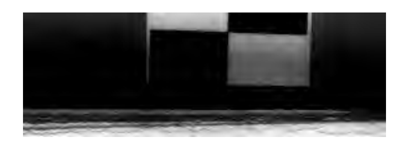
XXXIII.

COMME on ne met pas un but pour le manquer : de même la nature du mal n'existe point dans le monde.

XXXIV.

SI quelqu'un livroit ton corps à la discrétion du premier venu, tu en serois sans doute indigné : & tu ne rougis point d'abandonner ton ame, en permettant au premier qui te dit des injures, de la troubler & de l'agiter à son gré!

tantôt ſonnent de la trompette, & un inſtant après repréſentent des tragédies. Il en sera de même de toi : tu seras ſucceſſivement athlete, gladiateur, orateur, philoſophe ; &, dans le fond de l'ame, tu ne seras rien. Tu imiteras, comme un ſinge, tout ce que tu verras faire aux autres, & tous les objets te plairont tour-à-tour, parceque tu n'as rien entrepris d'après un mûr examen, mais témérairement, & entraîné par la légèreté de ton eſprit & de tes deſirs. C'eſt ainſi que certaines gens, voyant un philoſophe, ou entendant dire à d'autres « Qu'Euphrate parle « bien ! qui eſt-ce qui peut raiſonner « avec autant de ſens & de force ! » forment auſſitôt le projet de devenir eux-mêmes philoſophes.



nir de toute délicatefse ; faire es exercices malgré toi, & aux heures marquées, l'été comme l'hiver ; ne boire jamais frais, ni même de vin, à moins qu'on ne te l'ordonne ; en un mot, te ſoumettre ſans réſerve au maître d'exercices, comme à un médecin. Enſuite il te faudra deſcendre dans l'arene, & là, peut-être, te rompre le bras, ou te démettre le pied, avaler beaucoup de pouſſiere, être quelquefois meurtri de coups, &, après tout cela, courir encore le haſard d'être vaincu. Si tu as fait toutes ces réflexions, sois athlete ſi tu veux. Mais ſans cette précaution, tu feras comme les enfants, qui, dans leurs jeux, contrefont tour-à-tour les lutteurs, les joueurs de flûte, les gladiateurs ; qui

vant les tribunaux, en un mot, dans toutes les affaires. Conſidere bien tout cela; & vois ſi tu veux acheter à ce prix la tranquillité de l'ame, la liberté, la conſtance. Sinon, prends garde de changer à tout moment comme les enfants, d'être aujourd'hui philoſophe, demain partiſan, enſuite rhéteur, puis intendant du Prince. Ces choſes ne s'accordent point. Il faut te réſoudre à n'être qu'un ſeul homme, bon ou méchant. Il faut cultiver ton eſprit, perfectionner ta raiſon, ou t'occuper uniquement de ton corps. Il faut que tu travailles à acquérir les biens intérieurs ou extérieurs; c'eſt-à-dire qu'il faut que tu ſoutiennes le caractere d'un philoſophe, ou d'un homme ordinaire.

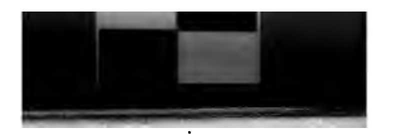
XXXVII.

O HOMME ! conſidere d'abord ce que tu veux entreprendre ; examine enſuite ta nature, pour voir ſi le fardeau que tu t'impoſes eſt proportionné à tes forces. Tu veux devenir pentathle ou lutteur : regarde auparavant tes bras & tes cuiſses, éprouve la force de tes reins ; car nous ne ſommes pas tous nés pour les mêmes choſes. Penſes-tu qu'en embraſsant la profeſſion de philoſophe tu pourras manger, boire & vivre auſſi délicatement que tu faiſois ? il faut veiller, travailler, s'éloigner de ſes parents & de ſes amis, ſouffrir les mépris d'un eſclave ; il faut s'attendre à toutes sortes d'humiliations, à échouer dans la pourſuite des honneurs, des charges, de-

devant les yeux les rapports mutuels établis entre les hommes ; & tu connoîtras facilement les devoirs d'un voiſin, d'un citoyen & d'un Général.

XXXIX.

SACHE que le principal fondement de la religion eſt d'avoir des idées ſaines & raiſonnables des Dieux ; de croire qu'ils exiſtent, qu'ils gouvernent le monde avec autant de juſtice que de ſageſse ; d'être perſuadé que tu dois leur obéir, & te ſoumettre ſans murmurer à tous les événements, comme étant produits par une Intelligence infiniment ſage. Avec cette opinion des Dieux, tu ne pourras jamais te plaindre d'eux, ni les accuſer de négligence à ton égard.



XXXVIII.

Tous les devoirs ſe meſurent en général par les rapports qui lient les hommes entre eux. C'eſt ton pere ? ton devoir eſt d'en prendre soin, de lui céder en tout, de ſouffrir ſes réprimandes & ſes mauvais traitements. Mais ce pere eſt méchant ! Qu'importe ? La Nature t'avoit-elle lié néceſsairement à un bon pere ? Non : mais à un pere. Ton frere t'a fait une injuſtice ? remplis tes devoirs envers lui, & ne conſidere point ce qu'il a fait, mais ce que tu dois faire, & ce que la Nature exige de toi. En effet, perſonne ne peut t'offenſer ſi tu ne le veux ; & tu ne seras bleſsé véritablement, que lorſque tu croiras l'être. Suis cette regle, aie toujours

chercher ce qui leur eſt utile, & à aimer les cauſes de leurs ſenſations agréables. Il eſt donc impoſſible à celui qui croit avoir reçu quelque dommage d'en voir l'auteur avec plaiſir; car on ne peut ſe réjouir du mal même qu'on éprouve : tel eſt le motif des reproches qu'un fils fait à ſon pere, quand celui-ci lui refuſe ce qui paſſe pour des biens : de là auſſi la guerre cruelle d'Etéocle & de Polynice, qui s'égorgerent pour avoir regardé l'un & l'autre le trône comme un grand bien : de là enfin tant de murmures contre la Providence de la part du laboureur, du pilote, du marchand, de l'époux qui vient de perdre ſa femme ou ſes enfants; car la piété envers les Dieux ſe meſure ſur le bien qu'ils

Mais il n'eſt qu'un moyen
teindre ce but; c'eſt de renon
toutes les choſes ſur leſquel
n'as aucun pouvoir, & de ne
ton bonheur ou ton malheu
dans ce qui dépend de toi :
tu prends pour un bien ou po
mal quelques unes de ces c
étrangeres, il faut nécefſair
que, te voyant fruſtré de c
tu deſires, ou affligé des mau
tu crains, les auteurs de ton i
tune deviennent l'objet de tes
tes & de ton averſion.

En effet la Nature inſpire
les animaux de l'éloignement
la haine pour ce qui leur paro
ſible, & en général pour tou
cauſes malfaiſantes : le mêm
tinct les porte, au contraire,

l'événement : ſi c'eſt une des choſes qui ne sont pas en ton pouvoir, ce ne peut être ni un bien ni un mal pour toi. N'apporte donc auprès du Devin ni deſir ni répugnance ; car alors tu ne l'aborderois qu'en tremblant : sois perſuadé au contraire que tout ce qui peut arriver eſt indifférent, qu'il ne te regarde point, & que, de quelque nature que ſoit l'événement, il dépendra de toi d'en faire un bon uſage, ſans qu'on puiſse t'en empêcher. Préſente-toi donc avec confiance devant les Dieux, comme ſi tu venois leur demander des conſeils. Quand ils auront prononcé leurs oracles, ſonge à la dignité de ceux que tu viens de prendre pour guides, & de qui tu mépriſeras l'autorité ſi tu déſobéis.

qu'on ne peut prévoir, ni par
ſon, ni par les regles d'aucun
art. S'il eſt queſtion, par exe
de t'expoſer au danger pour
fenſe de ton ami ou de ta pa
eſt inutile d'interroger l'Ora
le parti que tu dois prendr
cette circonſtance; car ſi le D
déclaroit qu'il lit dans les en
des victimes quelque choſe
neſte, il eſt certain que ce ſig
nonceroit, ou la mort, ou
de quelque membre, ou l'e
la droite raiſon, d'accord
Dieux, ne t'en preſcriroit p

patrie ou ton ami. Crois-en alors un Devin plus éclairé ; c'eſt Apollon Pythien, qui chaſsa de ſon temple celui qui avoit vu égorger ſon ami ſans le ſecourir.

XLI.

PRESCRIS-TOI déſormais une certaine regle, un certain caractere conſtant, qui te ſerve de loi, & dont tu ne t'écartes jamais, ſoit au milieu de la ſociété, ſoit quand tu ſeras ſeul avec toi-même.

XLII.

GARDE le ſilence le plus ſouvent ; ne dis que les choſes néceſsaires, & toujours en peu de mots. Nous parlerons rarement, ſi nous ne parlons que lorſque le temps & les circonſtances l'exigent. Ne nous entretenons jamais de choſes frivoles ;

Cependant ne va consulter le Devin que selon l'avis de Socrate, c'est-à-dire sur les choses qui ne donnent point de prise aux conjectures, & qu'on ne peut prévoir, ni par la raison, ni par les regles d'aucun autre art. S'il est question, par exemple, de t'exposer au danger pour la défense de ton ami ou de ta patrie, il est inutile d'interroger l'Oracle sur le parti que tu dois prendre dans cette circonstance; car si le Devin te déclaroit qu'il lit dans les entrailles des victimes quelque chose de funeste, il est certain que ce signe t'annonceroit, ou la mort, ou la perte de quelque membre, ou l'exil: mais la droite raison, d'accord avec les Dieux, ne t'en prescriroit pas moins de sacrifier tes jours pour sauver ta

du moins ne jure que très rarement.

XLVI.

ÉVITE de manger dehors; & fuis ſur-tout les feſtins publics. Si tu ne peux abſolument t'en diſpenſer, redouble alors d'attention ſur toi-même, de peur de prendre inſenſiblement les manieres du peuple. Car ſi l'un des conviés eſt impur, celui qui eſt aſſis auprès de lui le devient nécesſairement, quelque pur qu'il puiſse être.

XLVII.

N'USE des choſes nécesſaires au corps, telles que le boire, le manger, les habits, les maiſons, les domeſtiques, qu'autant que l'exige le ſimple beſoin; & mets des bornes à tout ce qui ne ſert qu'à l'oſtentation ou à la molleſse.

ne parlons ni des combats de gladiateurs, ni des jeux du cirque, ni des athletes, ni de la qualité des mets & des vins, ſujet ordinaire des converſations. Mais gardons-nous, ſur-tout, de parler des hommes, ſoit pour les blâmer, ſoit pour les louer, ou pour les comparer entre eux.

XLIII.

SI tu le peux, fais tomber, par tes diſcours, la converſation de tes amis ſur des queſtions utiles & convenables : ſi tu es avec des étrangers, garde le ſilence.

XLIV.

NE ris ni long-temps, ni ſouvent, ni avec excès.

XLV.

REFUSE, s'il ſe peut, de jurer pour quelque choſe que ce ſoit; ou

du moins ne jure que très rarement.

XLVI.

ÉVITE de manger dehors; & fuis ſur-tout les feſtins publics. Si tu ne peux abſolument t'en diſpenſer, redouble alors d'attention ſur toi-même, de peur de prendre inſenſiblement les manieres du peuple. Car ſi l'un des conviés eſt impur, celui qui eſt aſſis auprès de lui le devient néceſſairement, quelque pur qu'il puiſse être.

XLVII.

N'USE des choſes néceſſaires au corps, telles que le boire, le manger, les habits, les maiſons, les domeſtiques, qu'autant que l'exige le ſimple beſoin; & mets des bornes à tout ce qui ne ſert qu'à l'oſtentation ou à la molleſse.

XLVIII.

ABSTIENS-TOI, autant qu'il est possible, des plaisirs de l'amour avant le mariage : si tu les goûtes, que ce soit suivant la loi. Mais ne juge pas avec sévérité ceux qui ont sur ce point des principes moins austeres ; ne les reprends point avec aigreur, & ne vante point à tout moment ta continence.

XLIX.

SI l'on te rapporte que quelqu'un a mal parlé de toi, ne t'amuse point à te justifier ; réponds seulement : « Il n'a pas connu mes autres défauts, car il auroit dit encore plus « de mal de moi. »

L.

IL n'est pas nécessaire d'aller souvent aux théâtres ; mais quand l'oc-

sera fermée, ou qu'il ne te recevra qu'avec un dédain insultant. Après toutes ces réflexions, si ton devoir t'y appelle, souffre ces humiliations, & ne dis pas que l'objet n'en valoit pas la peine; car c'est le langage du peuple & de ceux sur qui les choses extérieures ont trop de pouvoir.

LIV.

DANS les entretiens que tu auras avec tes amis, garde-toi de parler sans cesse de tes exploits ou des dangers que tu as courus; car si tu prends plaisir à les raconter, les autres n'en trouvent point à les entendre.

LV.

ÉVITE encore de faire le plaisant & le bouffon; car le pas est glissant, & tu courrois risque de pren-

que des Poètes & des Orat
& ne t'y laiſse pas entraîner lé
ment. Si tu y aſſiſtes, conſe
décence & la gravité, mais ſan
ser, par aucune marque d'e
celui qui t'a invité.

LII.

QUAND tu auras quelque a
à traiter, ſur-tout avec quel
des premiers de la ville, rep
te-toi ce qu'auroit fait à ta
Socrate ou Zénon. En ſuiva
pareils modeles, tu ne feras rie
de raiſonnable; & ton imagin
n'aura point à craindre de s'ég

LIII.

SI tu vas faire ta cour à qu
homme puiſsant, imagine-to
tu ne le trouveras pas chez
qu'il ſe fera celer, que ſa po

sera fermée, ou qu'il ne te recevra qu'avec un dédain insultant. Après toutes ces réflexions, si ton devoir t'y appelle, souffre ces humiliations, & ne dis pas que l'objet n'en valoit pas la peine; car c'est le langage du peuple & de ceux sur qui les choses extérieures ont trop de pouvoir.

LIV.

DANS les entretiens que tu auras avec tes amis, garde-toi de parler sans cesse de tes exploits ou des dangers que tu as courus; car si tu prends plaisir à les raconter, les autres n'en trouvent point à les entendre.

LV.

ÉVITE encore de faire le plaisant & le bouffon; car le pas est glissant, & tu courrois risque de pren-

dre insensiblement les mœurs du peuple, & de perdre l'estime de tes amis.

LVI.

Il est également dangereux de tenir des discours obscenes. Si tu assistes à quelques unes de ces conversations, & que l'occasion soit favorable, reprends avec vigueur celui qui se permet ces propos indécents; ou du moins fais-lui connoître ton mécontentement par ton silence, par la rougeur de ton front, & par la sévérité de ton visage.

LVII.

Si quelque idée voluptueuse vient s'offrir à ton imagination, retiens-toi comme sur tous les autres objets, de peur que cette idée ne t'entraîne. Ne cede pas d'abord

pas t'occuper de la qualité des mets qu'on ſervira & qui exciteront ton appétit, mais encore de ne pas t'écarter du reſpect que tu dois au maître du feſtin.

LX.

Si tu prends un rôle qui ſoit au-deſſus de tes forces, tu le joues mal, & tu abandonnes celui que tu pouvois remplir avec diſtinction.

LXI.

Comme, en te promenant, tu évites avec soin de marcher ſur un clou, ou de te donner une entorſe: prends garde de même, dans l'uſage de la vie, de bleſſer cette partie ſupérieure de ton ame qui doit être la regle de ta conduite. Si tu obſerves ce précepte dans toutes tes actions, le ſuccès en sera plus sûr.

river que le peuple lui donne une interprétation maligne : car ſi cette action eſt mauvaiſe, ne la fais point ; & ſi elle eſt bonne, que t'importe le blâme de ceux qui te condamneront injuſtement ?

LIX.

CES propoſitions, Il eſt jour, Il eſt nuit, sont très vraies ſi on les énonce ſéparément ; mais elles sont fauſses ſi on les joint enſemble : De même, dans un feſtin, celui qui s'empare excluſivement de tout ce qu'on ſert de meilleur, fait une choſe très utile pour ſon corps, mais très malhonnête ſi l'on conſidere la communauté & l'égalité qui doivent ſubſiſter entre des convives. Lors donc que tu seras à la table de quelqu'un, ſouviens-toi, non ſeulement de ne

deſtinées à leurs plaiſirs ; dès-lors elles commencent à ſe parer, & mettent toutes leurs eſpérances dans leurs ornements. Mais il faut leur faire comprendre qu'elles ne peuvent plaire & ſe faire reſpecter que par leur ſageſse, leur pudeur & leur modeſtie.

LXIV.

UN ſigne certain de ſtupidité, c'eſt de s'occuper beaucoup de ſon corps, de s'exercer long-temps, de boire long-temps, de manger long-temps, de donner beaucoup de temps au plaiſir des femmes & aux autres néceſſités purement corporelles. Toutes ces fonctions ne doivent ſe faire qu'en paſsant : c'eſt à cultiver notre eſprit, que nous devons donner tous nos soins.

LXII.

Les beſoins du corps doivent être pour chacun la meſure des richeſses, comme le pied eſt celle du ſoulier. En te renfermant dans ces bornes, tu tiendras toujours un juſte milieu : ſi tu les paſses, tu seras entraîné dans le déſordre comme dans un précipice. Il en sera de même des ſouliers s'ils excedent la meſure de ton pied : tu voudras d'abord des ſouliers dorés, enſuite de pourpre, & enfin brodés ; car il n'y a plus de limite pour celui qui a une fois paſsé celle du beſoin.

LXIII.

Les filles ont à peine atteint l'âge de quatorze ans, que les hommes les appellent leurs maîtreſses : elles jugent de là qu'elles sont uniquement

l'une, qui la rend très facile à porter; & l'autre, très difficile. Si ton frere te fait une injuſtice, ne va pas conſidérer ſeulement l'injuſtice; car c'eſt là le côté déſavantageux : mais ſonge plutôt que c'eſt ton frere, & que vous avez été élevés enſemble. Si tu enviſages ſon procédé sous ce point de vue, tu le trouveras ſupportable.

LXVII.

C'EST mal raiſonner que de dire : Je suis plus riche que vous, donc je suis meilleur; Je suis plus éloquent, donc je suis plus vertueux. Mais cette conséquence eſt bien tirée : Je suis plus riche que vous, donc mes richeſses ſurpaſsent les vôtres; Je suis plus éloquent, donc mes diſcours valent mieux que les vôtres.

LXV.

Si quelqu'un te fait du tort, ou dit du mal de toi, ſouviens-toi qu'il croit y être obligé : il n'eſt donc pas poſſible qu'il renonce à ſon propre ſentiment pour ſuivre le tien. S'il juge mal, c'eſt à lui ſeul qu'il fait tort, comme il eſt le ſeul qui ſe trompe : car ſi quelqu'un accuſe de fauſseté un bon ſyllogiſme, ce n'eſt pas le ſyllogiſme qui en ſouffre, mais celui qui fait un faux raiſonnement. Si tu sais appliquer cette regle, tu ſupporteras patiemment tous ceux qui parleront mal de toi ; car, à chaque injure que tu en recevras, tu te diras : « Cet homme croit « avoir raiſon. »

LXVI.

Chaque choſe a deux anſes ;

crivent. Dans un festin, par exemple, ne dis point comment il faut manger, mais mange comme il faut. Souviens-toi combien Socrate étoit éloigné de toute espece d'ostentation. Les jeunes gens alloient le prier de les recommander à d'autres Philosophes; & il les y conduisoit, sans se plaindre du peu de cas qu'on faisoit de lui.

LXX.

Si l'on agite devant des ignorants quelque question de philosophie, garde un profond silence; car il y a bien du danger à rejetter aussitôt ce que l'on n'a pas digéré. Lorsque quelqu'un dira que tu ne sais rien : si tu écoutes ce reproche sans t'émouvoir, sache que dès-lors tu commences à faire des progrès dans

Mais toi, tu n'es ni difcours ni richefses.

LXVIII.

QUELQU'UN prend le bain de bonne heure; ne dis pas qu'il fait mal de fe baigner, mais qu'il fe baigne de bonne heure : un autre boit beaucoup de vin; ne dis pas qu'il fait mal de boire, mais qu'il boit beaucoup. Car avant de connoître les motifs qui les font agir, comment peux-tu favoir s'ils font mal? En jugeant ainfi, tu cours toujours rifque de voir une chofe & de prononcer fur une autre.

LXIX.

NE dis jamais que tu es philofophe, & ne débite point de belles maximes devant des ignorants; mais fais tout ce que ces maximes pref-

veux t'exercer au travail & à la patience pour toi, & non pour les autres, n'embraſse point les ſtatues; mais ſi tu es tourmenté par une ſoif ardente, prends de l'eau fraîche dans ta bouche, rejette-la auſſitôt ſans l'avaler, & ne le dis à perſonne.

LXXII.

ÉTAT & caractere de l'Ignorant: Il n'attend jamais de lui-même ſon bien ou ſon mal, mais des choſes qui sont hors de lui. État & caractere du Philoſophe; Il n'attend que de lui-même tout ſon bien & tout ſon mal.

LXXIII.

SIGNES par leſquels on connoît qu'un homme fait des progrès dans l'étude de la ſageſse: Il ne blâme ni ne loue perſonne; il ne ſe plaint

l'étude de la ſageſse : car le
ne vont pas montrer à leur
combien elles ont mangé d'
mais après ſe l'être appropr
une bonne digeſtion, elles
de la laine & du lait. De m
va pas faire une vaine oſtenta
ſavoir devant des ignorants
prouve par tes actions le bo
que tu as fait des précepte
philoſophie.

LXXI.

Si tu as bien réglé tes d
tes appétits, n'en tire point
ſi tu ne bois que de l'eau,
point à tout propos que tu
que de l'eau. Vois combien l
vres l'emportent ſur toi p
frugalité & par la dureté a
quelle ils traitent leur corps

d'ignorant, il ne s'en met pas en peine : enfin il se défie de lui-même, comme d'un ennemi & d'un homme qui lui tend sans cesse des pieges.

LXXIV.

Si quelqu'un se vante d'entendre & d'expliquer les ouvrages de Chrysippe, dis en toi-même : Si Chrysippe eût écrit avec moins d'obscurité, cet homme n'auroit donc rien dont il pût se glorifier. Mais moi, quel est mon but ? de connoître la Nature, & de la suivre. Je demande donc quel est son meilleur interprete. On me dit que c'est Chrysippe. Je l'achete. Mais je ne l'entends point. Je cherche alors quelqu'un qui me l'explique. Jusqu'ici il n'y a pas un grand mérite à tout cela. Quand j'ai trouvé cet

de perſonne; il n'accuſe perſonne: il ne parle point de lui comme s'il étoit un homme important, ou qu'il sût quelque choſe: S'il rencontre quelque obſtacle qui retarde ou empêche l'exécution de ſes projets, il ne s'en prend qu'à lui-même: Si quelqu'un le loue, il ſe moque en ſecret de cet adulateur: Si on le reprend, il ne ſe juſtifie pas; mais, comme les convaleſcents, il ſe tâte & s'obſerve, de peur d'interrompre ce commencement de guériſon avant que ſa ſanté ſoit entièrement rétablie: Il eſt le maître abſolu de ſes deſirs; il n'a d'averſion que pour ce qui eſt contraire à la nature des choſes qui dépendent de nous: Il ne ſouhaite rien avec trop d'empreſſement: Si on le traite d'imbécille &

te mets point en peine de tout ce qu'on dira ſur ton compte ; car cela ne dépend pas de toi.

LXXVI.

JUSQUES-A-QUAND différeras-tu de mettre en pratique ces grandes leçons, & d'obéir en tout à la voix de la raiſon ? Tu viens d'entendre les maximes qui doivent régler ta vie, tu leur as donné ton conſentement ; quel nouveau maître attends-tu donc encore pour commencer à réformer tes mœurs ? Tu n'es plus un enfant, mais un homme fait. Si tu perſiſtes dans l'indolence & l'inaction, ſi tu renvoies d'un jour à l'autre le ſoin de te corriger, ſi tu ajoutes délais ſur délais, réſolutions ſur réſolutions, tu vivras & mourras comme un ignorant,

ſans t'appercevoir que tu n'as fai[t]
aucun progrès dans l'étude de l[a]
ſageſse.

Commence donc dès aujourd'hu[i]
à vivre en homme qui tend à la per-
fection, & qui a déjà fait quelques
pas dans la carriere. Que tout ce qu[i]
te paroîtra très beau & très bo[n]
ſoit pour toi une loi inviolable. S[i]
la douleur ou la volupté, la gloir[e]
ou l'infamie, s'offrent à toi, ſou-
viens-toi que c'eſt alors le momen[t]
du combat, que la barriere s'ouvre,
que les jeux olympiques t'appel-
lent, qu'il n'eſt plus temps de recu-
ler, enfin que ton avancement, ou
ta ruine, dépend du gain ou de la
perte de la victoire. C'eſt ainſi que
Socrate eſt parvenu à ce haut degr[é]
de ſageſse où on l'a vu, en avan-

çant toujours vers ce but, ſans perdre un ſeul pas, & en n'écoutant jamais que la droite raiſon. Pour toi, quoique tu ne sois pas encore Socrate, tu dois pourtant vivre comme l'ayant choiſi pour modele.

LXXVII.

La premiere & la plus néceſsaire partie de la philoſophie eſt celle qui traite de la pratique des préceptes ; par exemple, de l'obligation de ne point mentir. La seconde a pour objet les démonſtrations, c'eſt-à-dire les raiſons pour leſquelles il ne faut point mentir. La troiſieme donne la preuve de ces démonſtrations, & en détermine la nature : comme, par exemple, ce qui en fait la force & la certitude ; ce que c'eſt que démonſtration, conséquence,

opposition, vérité, fausseté. Cette troisieme partie est nécessaire pour la seconde, & la seconde pour la premiere : mais la premiere est la plus nécessaire de toutes, & celle où l'on doit s'arrêter davantage. Nous renversons cet ordre, nous nous arrêtons particulièrement à la troisieme; elle consume seule notre temps & nos soins, & nous négligeons entièrement la premiere: nous mentons sans scrupule; mais nous sommes toujours prêts à prouver, par de solides raisons, qu'il ne faut point mentir.

LXXVIII.

EN toute occasion, aie toujours présente à la mémoire cette priere : « Grand Jupiter, & vous, puissante « Destinée, conduisez-moi par-tout

« où vous avez arrêté dans vos dé-
« crets que je dois aller ; je suis prêt
« à vous ſuivre conſtamment : en
« effet, quand je m'obſtinerois à
« vous réſiſter, il faudroit toujours
« vous ſuivre malgré moi. »

Souviens-toi de plus que « Celui
« qui cede à la Néceſſité eſt véri-
« tablement ſage, & habile dans
« la connoiſsance des ſecrets des
« Dieux. »

Enfin dis avec Socrate : « Cher
« Criton, ſi les Dieux l'ont ainſi
« réſolu, que leur volonté s'accom-
« pliſse : Anytus & Mélitus peuvent
« bien me faire mourir ; mais ils ne
« ſauroient me nuire. »

FIN.

Cette COLLECTION des Moralistes a été imprimée par Fr. Amb. DIDOT L'AÎNÉ, sur du papier de FRANCE, de la fabrique de MM. Matthieu JOHANNOT d'Annonai; avec des caracteres gravés sous FRANÇOIS I par Claude GARAMOND, & fondus par M. FOURNIER L'AÎNÉ.



